



**HAL**  
open science

## ”Au bord de l’insurrection : sur quelques romans français contemporains”

Sylvie Servoise

### ► To cite this version:

Sylvie Servoise. ”Au bord de l’insurrection : sur quelques romans français contemporains”. Jean-Paul Engélibert, Apostolos Lampropoulos et Isabelle Poulin (dir.). Débordements. Littérature, Arts, Politique, Modernités (46), Presses universitaires de Bordeaux, p. 19-35, 2021. hal-04524899

**HAL Id: hal-04524899**

**<https://hal.science/hal-04524899v1>**

Submitted on 3 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# AU BORD DE L'INSURRECTION : SUR QUELQUES ROMANS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Sylvie SERVOISE

« Comment ne pas croire à la Révolution », s'interroge, ou plutôt constate, car la phrase est dépourvue de point d'interrogation, Mathias, le protagoniste du roman de Leslie Kaplan *Mathias et la Révolution*<sup>1</sup>. Comment en effet ne pas croire à la Révolution – celle de 1789 en l'occurrence – qui a eu lieu, et sur laquelle reviennent depuis quelques années de nombreux auteurs ou dramaturges (Pierre Michon avec *Les Onze* ; Eric Vuillard avec *14 juillet* ou encore Joël Pommerat avec *Ab ça ira, (1), Fin de Louis...* et Eric Hazan avec *Une histoire de la Révolution française*<sup>2</sup>) ; comment ne pas croire, aussi, à la possibilité de son retour, ici et ailleurs, maintenant ou bientôt, sous d'autres formes et sans « r » majuscule, lorsqu'on lit les nombreux romans ou récits contemporains, travaillés par les thèmes de la révolution, de l'insurrection, de l'émeute ou de la sédition, bref du « débordement ».

De la séquestration de patrons (Elisabeth Fillol, *Bois II*) ou de ministres (Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*) par des salariés en détresse, aux émeutes débouchant sur une guerre civile (Jean Rolin, *Les Événements* ; François Cusset, *À l'abri du déclin du monde*<sup>3</sup>), c'est un vent de révolte qui souffle sur une certaine littérature française contemporaine, et dont les formes, enjeux et portée sont à interroger.

Sans doute faut-il évoquer des raisons qui tiennent à l'actualité politique et sociale française et internationale, aux réflexions sur les nouvelles formes de mobilisation collective et leurs mises en pratique (mouvements Occupy Wall Street aux États-Unis, Les Indignés en Espagne, les occupations des places Taksim à Istanbul ou Tahrir au Caire, Nuit debout et, plus récemment, le mouvement des Gilets jaunes en France ...) auxquels ont du reste participé, à divers titres, de nombreux écrivains, artistes et intellectuels<sup>4</sup>. Sans doute encore, faut-il voir dans cette présence littéraire de l'insurrection l'expression de la crise de la démocratie contemporaine – ou plutôt l'expression contemporaine de la crise démocratique, tant il est vrai que la démocratie est, si l'on en croit Claude Lefort, toujours à l'horizon, résolument engagée dans une voie dynamique et créative<sup>5</sup>, par définition « inachevée<sup>6</sup> ». Or cette crise contemporaine de la démocratie est avant tout une crise de la représentation<sup>7</sup>, au deux sens de représentation-mandat et de représentation-figuration :

---

<sup>1</sup> L. Kaplan, *Mathias et la Révolution*, Paris, P.O.L., 2015.

<sup>2</sup> P. Michon, *Les Onze*, Paris, Verdier, 2009 ; Eric Vuillard, *14 juillet*, Arles, Actes Sud, 2016 ; Joël Pommerat, *Ab ça ira, (1), Fin de Louis*, spectacle écrit et mis en scène par J. Pommerat, créé le 16 septembre 2015 au théâtre Le Manège de Mons, texte publié aux éditions Actes Sud, Arles, en 2016 ; Eric Hazan, *Une histoire de la Révolution française*, Paris, La Fabrique, 2012.

<sup>3</sup> E. Fillol, *Bois II*, Paris, P.O.L., 2014 ; A. Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017 ; J. Rolin, *Les Événements*, Paris, P.O.L., 2014 ; F. Cusset, *À l'abri du déclin du monde*, Paris, P.O.L., 2012.

<sup>4</sup> Sur ce point, nous renvoyons notamment à : Collectif, *Le Livre des places*, Paris, éditions Incultes, 2018 ; « Nuit debout et notre monde », *Les Temps modernes*, n°691, novembre-décembre 2016 ; sur les liens entre certains écrivains français et « Nuit Debout », nous nous permettons de renvoyer à S. Servoise, « La littérature contemporaine à l'épreuve de " la démocratie des places " », dans J.-P. Bertrand, F. Claisse et J. Huppe, « *It's too late to say critique* ». *Héritages et réarmements critiques de la littérature contemporaine*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations » [à paraître en 2020].

<sup>5</sup> Cl. Lefort, *L'Invention démocratique*, Paris, Fayard, 1998.

<sup>6</sup> P. Rosanvallon, *La démocratie inachevée. Histoire de la souveraineté du peuple en France*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2000.

<sup>7</sup> Voir notamment M. Revault d'Allonnes, *Le Miroir et la scène. Ce que peut la représentation politique*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2016.

d'une part, les citoyens ne se reconnaissent plus dans les représentants institutionnellement désignés (représentation-mandat) ; d'autre part, ce sont les membres mêmes de la société qui peinent à concevoir celle-ci comme formant un tout qui fait sens (représentation-figuration, indissociable de la représentation-déchiffrement d'une société perçue comme de plus en plus opaque, disséminée, volatile).

À cette crise, à la fois politique et épistémique, l'écriture de l'insurrection semble pouvoir apporter des éléments de résolution : tout d'abord parce que, en faisant de l'insurrection son objet, elle offre une figuration, quand bien même fantasmatique et éphémère, du peuple réputé « introuvable<sup>8</sup> ». Toute une poétique de la barricade a ainsi célébré au XIX<sup>e</sup> siècle la fonction d'incarnation qui s'opérait dans le soulèvement populaire, rendant immédiatement visible et sensible la figure du peuple, « résolvant de la sorte la tension inhérente à toute mise en institution du social<sup>9</sup> », comme le note P. Rosanvallon. On rappellera également que, pour celui qui fut le premier grand théoricien de la révolution permanente, Auguste Blanqui, l'insurrection n'est pas seulement un moyen, une forme d'action parmi d'autres, mais qu'elle constitue en elle-même ce qu'il nomme « un acte foudroyant de souveraineté<sup>10</sup> ». C'est alors à l'aporie première non pas de la représentation mais de la souveraineté effective du peuple en démocratie que l'insurrection apporte une solution et c'est en ce sens que Blanqui en parle comme d'un « art », la forme politique (l'insurrection) épousant la figure sociale (le peuple).

Ensuite, écrire l'insurrection (et ici j'insiste moins sur le terme « insurrection » que sur celui d'« écrire ») ce n'est pas seulement raconter un moment, l'événement par lequel le peuple s'incarne enfin et s'incarne plus spécifiquement en tant que peuple-souverain, c'est aussi faire place, dans l'ordre établi des représentations, à ceux qui ordinairement en sont exclus, ou restent aux bords, aux marges : en tant qu'elle est elle-même représentation, artefact qui place en son centre les invisibles, les sans-voix et les sans-parts, l'écriture de l'insurrection contribuerait alors à combler ce déficit de représentation qui grève nos sociétés démocratiques occidentales actuelles en même temps qu'elle le dénoncerait – contribuant par-là à une meilleure intelligence du social et des tensions qui le traversent, voire le constituent.

En somme, l'écriture de l'insurrection apparaîtrait comme le symptôme de la crise de la représentation démocratique, en même temps qu'un possible remède. Mais il me semble que, quand on a dit cela, on a encore rien dit, ou du moins pas tout dit. Car qu'entend-on vraiment par crise de la représentation ? Quel type de manque, d'insuffisance, d'exigences insatisfaites s'expriment par la révolte, l'émeute, l'insurrection, tout type d'action qui déborde des pratiques d'opposition institutionnelles ?

Il me semble que l'on peut trouver dans la notion de « reconnaissance », telle qu'elle a été notamment forgée par le philosophe et sociologue allemand Axel Honneth, des pistes de réponse fécondes. Selon cet auteur, qui s'inscrit dans la tradition de la philosophie sociale de la Théorie critique de l'École de Francfort, la perspective utilitariste, qui envisage la société comme une collection d'individus motivés par le calcul de leurs intérêts et la volonté de domination, est incapable de rendre compte de la réalité des

---

<sup>8</sup> P. Rosanvallon, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1998.

<sup>9</sup> P. Rosanvallon, *La démocratie inachevée*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>10</sup> A. Blanqui, « Pourquoi il n'y a plus d'émeutes », *Le Libérateur*, n°1, 2 février 1834, reproduit dans A. Blanqui, *Œuvres*, t.1, *Des origines à la révolution de 1848*, textes rassemblés par D. Le Nuz, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 268, cité par P. Rosanvallon, *La démocratie inachevée*, *op. cit.*, p. 133.

souffrances sociales et du vécu de l'injustice. Lorsque des individus ou des groupes se trouvent dans des situations où ils ne peuvent se rapporter positivement à eux-mêmes, ils vivent des expériences de mépris, d'humiliation, qui portent atteinte à la perception de leur dignité, de leur identité. Davantage que les effets de la concurrence économique ou l'atomisation des expériences sociales, ce sont bien les « dénis de reconnaissance », à l'origine d'expériences morales négatives, qui constituent selon Honneth des motifs de luttes visant à retrouver des relations de reconnaissance sous une forme « pleine et entière ». C'est pourquoi il est logiquement selon lui « indispensable d'expliquer les luttes sociales à partir de la dynamique des expériences morales, si l'on veut éclairer la logique du développement de tels mouvements collectifs<sup>11</sup> ».

C'est ce lien entre dénis de reconnaissance et luttes sociales et politiques telles qu'elles se manifestent sous les espèces de l'insurrection, que je voudrais examiner ici. Mon hypothèse est en effet qu'une certaine littérature contemporaine de l'insurrection non seulement montre la pertinence de ce lien mais qu'elle invite aussi à s'interroger sur les difficultés et problèmes engendrés par les demandes de reconnaissance, de plus en plus nombreuses et manifestes dans nos sociétés contemporaines<sup>12</sup>. Cependant, si, comme le souligne Honneth lui-même, la littérature peut constituer un véritable « trésor<sup>13</sup> » pour la phénoménologie des dénis de reconnaissance, on ne saurait négliger le fait qu'elle est elle-même partie prenante de cette lutte pour la reconnaissance : cherchant à favoriser la reconnaissance des insurgés et de leurs revendications, elle s'offre à elle-même une légitimité sociale, au risque de renouer avec la représentation traditionnelle de l'écrivain-mandataire, qui parle « pour », *au nom* et *à la place* des hommes et femmes en lutte, portant dès lors potentiellement atteinte à la dignité et estime de soi de ceux qu'il entend défendre.

J'explorerai ces diverses pistes en m'appuyant sur deux œuvres récentes, *Mathias et la révolution*, de Leslie Kaplan (2016) et *Des châteaux qui brûlent*, d'Arno Bertina (2017).

## DÉNIS DE RECONNAISSANCE ET INSURRECTION

Dans son ouvrage intitulé *La lutte pour la reconnaissance*, Axel Honneth avance que la réalisation de soi comme personne individuée et autonome dépend de la reconnaissance mutuelle au sein de trois sphères normatives distinctes : la sphère de l'amour (entendu au sens large : amitiés, relations familiales...), la sphère du droit et enfin celle de la solidarité (dimension sociale du politique). C'est seulement lorsque les personnes sont effectivement reconnues comme porteuses de besoins affectifs ; comme sujets égaux dans une communauté juridique auxquels reviennent des droits ; comme détenteurs d'aptitudes pratiques contribuant à la reproduction de la vie commune, qu'elles peuvent développer un rapport à elles-mêmes nourri des qualités positives de l'autoréalisation. Celle-ci prend alors la forme de trois types distincts de rapport à soi, relatifs aux trois sphères normatives de la reconnaissance : la confiance en soi, le respect de soi et l'estime

---

<sup>11</sup> A. Honneth, *La lutte pour la reconnaissance* [1992], trad. de l'allemand par P. Rusch, Editions du Cerf, 2002, p. 169.

<sup>12</sup> Sur la généalogie philosophique de la notion de « reconnaissance », ses principales réactualisations dans les champs du travail, de la justice sociale et des politiques multiculturelles, ainsi que sur les principales critiques qui lui ont été adressées, nous renvoyons à H. Guéguen et G. Malochet, *Les théories de la reconnaissance*, Paris La Découverte, coll. « Repères », 2012.

<sup>13</sup> A. Honneth, *La Société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*, éd. établie par O. Voirol, trad. de l'allemand par O. Voirol, P. Rusch et A. Dupeyrix, Paris, éditions La Découverte, 2006, chap. 7 « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », p. 229.

de soi. L'établissement effectif de ces différentes modalités de la reconnaissance n'est cependant guère chose aisée, les situations de déni de reconnaissance étant très courantes. Selon les sphères normatives dans lesquelles elles s'inscrivent, elles peuvent revêtir des formes différentes : les personnes peuvent être atteintes dans leur intégrité physique (amour), être exclues des droits (droit) ou encore se sentir niées dans leur valeur sociale (solidarité). Ces expériences morales négatives sont alors à l'origine de luttes visant à retrouver des relations de reconnaissance satisfaisante.

C'est sans doute le roman d'Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, qui explicite le mieux le lien entre privation de reconnaissance et lutte sociale. Certes, c'est bien pour des raisons économiques précises – la fermeture annoncée de la Générale Armoricaire, abattoir de volailles breton, pour cause de difficultés financières – que les salariés décident d'engager le rapport de force avec l'État auquel ils demandent de l'aide, en occupant d'abord l'abattoir, en séquestrant le secrétaire d'État en charge du dossier ensuite. Mais le texte, vaste roman polyphonique où se succèdent voix des salariés, du secrétaire d'État, de sa conseillère, de soldats du GIGN, ne cesse également d'insister sur les motifs moraux de la révolte, ce sentiment de honte, d'humiliation, d'invisibilité qui mine les travailleurs de l'abattoir, depuis des années et que la crise économique n'a fait que rendre encore plus insupportable en l'exacerbant. La honte se fait ainsi rage, dans ces circonstances extrêmes où les uns et les autres sont poussés à bout. Ainsi lit-on ces propos attribués à Witeck Grocholski, salarié (unité transport) qui se demande, comme beaucoup d'autres, ce qu'il « fout ici », une fois que l'occupation de l'usine a été décidée : « ma colère, c'est pour le pot commun. C'est de la rage. Il faut brûler la honte, celle des riens du tout, de ceux qu'on écrase – à longueur de temps<sup>14</sup> »; Christiane Le Cléach, salariée (à l'étourdissement), évoque quant à elle « l'humiliation » qu'elle a ressentie en se faisant traiter par le secrétaire d'État d' « illettrée » (toute ressemblance avec un homme d'État actuel étant bien sûr délibérée) :

Mais j'me fous bien, moi, de ce que vous avez pu dire exactement, et avec quelle mentalité ou quelles idées. La seule chose qui m'intéresse, c'est c'que ça m'a fait. Eh ben là, « illettrée », et « voiture », et « chercher plus loin », tout est entré dans ma tête et c'est descendu sur le cœur, sur le ventre, et ça s'est mis à peser lourd... ! Tu peux pas imaginer. Y avait toute ma misère oui, dans cette phrase-là. [...] Ça m'est tombé d'ssus, j'étais sortie d'la chambre de l'ado, j'étais dans le couloir : je suis illettrée et ça fait que j'reste, et ça me cloue à ce quartier comme dans le cadre que je sens derrière mon crâne est cloué sur le mur de ce couloir, avec la rage de mon Jules cognant toujours bien trop, cassant des clous – je ne sais pas si vous voyez... Et ça fait que je reste, et ça me fait pas un cercle autour de la tête comme pour les saintes mais la tête au carré, mise en boîte, en cabane. (p. 113)

Ce dont il est question ici, c'est bien une privation de reconnaissance de type social (la troisième sphère évoquée par Honneth), qui porte atteinte à l'estime de soi : l'individu est assigné à une place subalterne, enfermé dans un mot qui bloque tout horizon et ne semble laisser d'autre issue que la fuite, la disparition, la mort, sociale ou non. L'occupation de l'usine et la séquestration du ministre sont ainsi d'abord conçus comme une manière de « relever la tête », de « secouer [la] colère par les cheveux » (p. 25), bref de reconquérir sa fierté : « je voulais que mes gosses voient qu'on refusait de se faire tondre » (p. 156), affirme ainsi Sylvie, qui officie à l'équarrissage des volailles. On notera ici le « on », qui renvoie à une expérience collective de mépris, essentielle à la transformation de l'amertume individuelle en motif de lutte. De fait, comme le souligne Honneth,

---

<sup>14</sup> A. Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, *op. cit.*, p. 103. Dorénavant, nous indiquerons directement dans le corps du texte, entre parenthèses, le numéro de page de cette édition.

[...] les expériences de déni de reconnaissance individuelles ne peuvent fournir la base motivationnelle d'une résistance collective que si le sujet est en mesure de les formuler dans un cadre d'interprétation intersubjectif qui les identifie comme typiques d'un groupe tout entier<sup>15</sup>.

Ce phénomène de subjectivation collective, par lequel le « je » offensé se fait « nous » exigeant réparation, est clairement décrit dans le texte :

- Quand t'es au fond du trou tu crois que c'est toi que c'est toi qui es tombé, que t'as flanché. Tu ne te dis pas : « C'est la terre qui s'est ouverte, sous moi. C'est la faute au sol. » Quand tu comprends qu'y en a plein d'autres autour, tu comprends que c'est des obus qui ont fait ça, que la zone a été pilonnée, qu'il y a une guerre, qu'on est en guerre. Ça y est, tu piges ?

Ils fouillent la zone obscure.

- C'est pas toi qu'es merdeux. Relève la tête : y a pas de maillon faible. (p. 83)

C'est ainsi que « les solitudes commencent à faire corps » (*ibid.*), dans la définition d'un champ de bataille et d'un combat collectif à mener (on relèvera d'ailleurs le lexique de la guerre dans le passage cité). L'engagement dans l'action est de fait, en lui-même déjà, un motif de satisfaction, une gratification immédiate, tant il est vrai que, « parce qu'il atteste publiquement la capacité dont la non-reconnaissance est vécue comme une offense, [il] rend ainsi à l'individu une partie du respect de soi qu'il avait perdu ». À cela s'ajoute « l'expérience de la reconnaissance que suscite la solidarité à l'intérieur du groupe politique, dont les membres se vouent une sorte d'estime mutuelle<sup>16</sup> ». Se révolter, c'est donc déjà, en ce sens, obtenir une forme de reconnaissance, dont on se demandera, plus loin, si elle est suffisante et si elle n'est pas, à son tour, source de nouvelles contraintes : « j'essaie de me hisser à la hauteur du truc qu'on a tenté en décidant de garder l'autre zozo » (p. 91), dit très tôt dans le livre Cyril, indiquant le défi, moral ici encore, que représente cette fois le temps de l'*après*-insurrection.

Dans le roman de Leslie Kaplan, qui raconte la traversée de Paris qu'effectue Mathias au cours d'une « folle journée<sup>17</sup> » où il croise de multiples personnages dont les itinéraires s'autonomisent en autant de micro-récits, on ne voit pas la violence se libérer comme dans *Des châteaux qui brûlent* mais on entend la révolte gronder : la rumeur se répand en effet que des émeutes ont lieu, aux marges de Paris, en banlieue, et que, peut-être, elles vont se propager dans la capitale. On ne sait pas quel est l'événement précis qui a mis le feu aux poudres – un accident dans un hôpital semble-t-il, mais rien n'est sûr – ni jusqu'où elles iront, mais on sait en revanche, et le texte le rappelle, que les émeutes peuvent conduire à la Révolution. La référence constante à la Révolution française dans ce roman qui multiplie les citations, (signifiées par des guillemets mais sans être attribuées à leur auteur) de Saint Just, Michelet, Robespierre, Tocqueville, etc. et confère à ses personnages, aussi divers soient-ils, une connaissance parfaite et complémentaire de l'événement, est riche de significations. D'abord, elle permet d'asseoir l'idée, centrale dans ce texte, que nous vivons une période pré-révolutionnaire : en témoignent les multiples doléances qu'expriment les gens ordinaires (« le peuple » si l'on veut) non pas par écrit dans les cahiers du même nom comme en 1789, mais oralement dans les autobus, les parcs, les rues, les cafés et qui portent aussi bien sur la dégradation du service public, la marchandisation des corps et des images, l'appropriation des découvertes scientifiques que les

---

<sup>15</sup> A. Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 195. Suite de la citation : à cet égard, l'émergence de conflits dépend de l'existence d'une sémantique collective qui permet d'interpréter les déceptions perso comme qqe chose qui affecte, au-delà de l'individu, d'autres sujets, nbreux.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>17</sup> C'est évidemment ici une référence au titre de la pièce de Beaumarchais, *La folle journée ou le Mariage de Figaro* (écrite en 1778, représentée pour la première fois publiquement en 1784), considérée, notamment pour sa dénonciation des privilèges archaïques de l'aristocratie, comme annonciatrice de la Révolution française.

excès de la société de consommation, les catastrophes écologiques, le chômage ou encore l'aliénation au travail - bref, tous les secteurs d'une société sur le point d'imploser :

- Mais dites-nous pourquoi ces émeutes, dit Luca.

- Pour moi, dit Myriam, la question n'est pas pourquoi des émeutes, mais plutôt pourquoi pas d'émeutes<sup>18</sup>.

Ensuite, la référence à la Révolution Française fonctionne, plus largement, comme renvoi à la révolution tout court entendue comme « transformation de la société par elle-même » (p. 225), et donc à une série d'événements historiques qui, précisément parce qu'ils ont eu lieu montrent qu'une telle transformation est possible, *encore* possible. En ce sens, la référence à la Révolution de 1789 a une valeur autant rétrospective que prospective. « La Révolution n'a jamais lieu une fois pour toutes » comme l'écrivait Blanchot (p. 27), et les combats qu'elle a engagés sont soit à poursuivre, soit à l'origine de nouvelles luttes que l'on peut, précisément associer à des luttes pour la reconnaissance. En effet, si le roman de Kaplan rappelle que la Révolution française a bien balayé l'ordre féodal et constitué une étape cruciale dans la conquête des droits civils et politiques (reconnaissance juridique), il insiste aussi sur le fait que certains droits ont été très tardivement octroyés à toutes les catégories de la population (comme celui de voter) quand d'autres ont été tout bonnement abolis et font aujourd'hui l'objet de nouvelles revendications (le droit de vote des étrangers évoqué par le personnage d'Ahmed, et inscrit dans la Constitution de 1793 par exemple)<sup>19</sup>.

Le roman met en outre tout particulièrement l'accent sur le fait que, au-delà même de l'exigence de reconnaissance de nouveaux droits, c'est la défaillance dans la mise en œuvre de ceux qui existent déjà qui alimente l'impatience et la colère des hommes et femmes d'aujourd'hui : la désarticulation douloureusement et quotidiennement vécue entre droits formels et droits réels ou, pour le dire avec Honneth, entre reconnaissance juridique et reconnaissance sociale, est ainsi pointée comme étant à l'origine d'expériences morales négatives, nourrissant les aspirations au grand changement. Nombreux sont ainsi les personnages du roman qui insistent sur la trahison des promesses des Lumières et de la Révolution : c'est le cas d'André, vendeur au rayon des luminaires du BHV – version dégradée de l'*Aufklärung* –, clamant « Les Lumières m'ont déçu. Le Progrès, quelle illusion » (p. 34), ou d'Ernest, le clochard qui déplore, avec des accents céliniens, l'évidement de la devise républicaine :

La liberté, ça n'arrête pas d'en parler là-dedans, il montrait le transistor. Liberté par-ci, par-là. C'est du flan, c'est pour mieux t'obliger. L'égalité, ils n'y croient pas. Tous les jours je demande. Un peu d'égalité, messieurs dames, juste un peu. J'y crois pas non plus, remarquez, c'est seulement pour voir. C'est pas le moment, paraît-il. On me dit que c'est pas le moment. Et la fraternité, il partit d'un rire aigu. La fraternité... bon pour les poules.

Ou pour les vaches. (p. 19)

La société contemporaine a de fait créé des citoyens de seconde zone – immigrés, chômeurs, précaires, habitants des banlieues, personnes âgées que l'on cantonne dans des maisons de retraite, qui prennent d'ailleurs tour à tour la parole dans le roman - dont la reconnaissance juridique ne s'articule à aucune considération sociale :

---

<sup>18</sup> L. Kaplan, *Matbias et la révolution*, op. cit., p. 150. Dorénavant, nous indiquerons directement dans le corps du texte, entre parenthèses, le numéro de page de cette édition.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 150. Pour Kaplan comme pour Honneth pourrait-on observer, le conflit, loin de constituer une menace pour l'ordre social, comme dans la tradition hobbesienne, est au contraire le médium même de l'intégration sociale. C'est par les multiples luttes pour la reconnaissance sans cesse rejouées qu'une collectivité peut accroître les chances de réunir les conditions nécessaires à l'autoréalisation de ses membres.

Et pour les sans-nom, les droits naturels et imprescriptibles, « la liberté, l'égalité, la sûreté, la résistance à l'oppression » sont devenus des mots creux. Si on n'est pas concerné, on ne peut pas être actif, encore moins enthousiaste (p. 210).

Ce qui est mis en avant ici, c'est le sentiment d'exclusion, étroitement lié à la perte d'estime de soi, dont sont victimes des individus qui, théoriquement, ont tous les mêmes droits formels, mais qui n'ont pas les moyens réels de les exercer pareillement.

## LES « DÉFORMATIONS » DE LA RECONNAISSANCE

On notera cependant que, en même temps que le roman de Kaplan insiste sur l'importance de la reconnaissance intersubjective, il met aussi discrètement en garde contre les multiples dévoiements dont est porteuse la demande de reconnaissance, notamment dans une société comme la nôtre qui valorise le culte de la performance. Axel Honneth le sait bien d'ailleurs, qui a consacré un texte à la « reconnaissance comme idéologie », où il montre comment le désir d'autonomie et d'auto-réalisation des sujets sociaux peut être manipulé à des fins stratégiques, notamment dans le monde du travail, et se renverser paradoxalement en une contrainte idéologique qui engendre la fatigue de soi<sup>20</sup>. Leslie Kaplan insiste tout particulièrement sur les ressorts pervers de la société de consommation qui, associant reconnaissance *sociale* et conformisme *consommateur*, dévoie la demande légitime des individus de voir reconnue leur valeur sur le plan social :

Et alors... et alors... Il y a eu la jupe. Une jupe bleue, dans une vitrine, sur un mannequin. Tout le monde portait du bleu à ce moment-là. Un beau bleu, profond. Bleu pétrole. Moi je la regardais, la jupe, et elle s'est mise à me parler. Elle me disait, Tout le monde me porte, tu vas me porter aussi. Moi je lui disais, Mais je ne suis pas tout le monde, je suis moi, je t'emmerde.

Eh bien, elle insistait. Sans vergogne.

Si si tu vas me porter, sinon...

Sinon quoi ? je lui demandais.

Sinon tu n'existes pas. Tu n'es pas là, avec les autres, dans la vie, dans le monde. Tu disparais.

Et merde.

Je l'ai achetée. (p. 158)

La question de la porosité des formes de reconnaissance « justifiées » et « injustifiées » (Honneth) est également posée dans ce passage où la romancière alerte sur les dangers que recèle la demande de reconnaissance, potentiellement infinie et insatiable - une figure du « mauvais infini » hégélien selon Paul Ricœur<sup>21</sup> - ouverte à une indétermination angoissante pour l'individu :

La jeune femme dit subitement :

- Moi tous les matins je vais acheter le journal, je l'ouvre et j'ai un petit frisson. Je me demande si on parle de moi. Je regarde, je tourne les pages une par une, je cherche.

Est-ce qu'on parle de moi ?

Jamais.

Ni de ma vie, ni de mon travail, ni de mes amours, ni de mes idées. [...]

J'existe, je vis, je suis dans la société, je suis dans le monde, je vais, je viens, et on ne parle jamais de moi. [...]

---

<sup>20</sup> A. Honneth, *La Société du mépris*, chap. 8 « La reconnaissance comme idéologie », *op. cit.*, p. 245-274. Pour Honneth, la reconnaissance opère comme une idéologie lorsque les conditions réelles et institutionnelles ne combleront pas les promesses faites par les énoncés valorisants à l'adresse des destinataires.

<sup>21</sup> P. Ricœur, *Parcours de la reconnaissance. Trois études* [2004], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005, p. 338.



En quoi ça me porte préjudice, cet anonymat ?

Je ne le sais pas, je ne le sais même pas, et c'est ça le pire. (p. 209-210)

C'est bien ça le pire en effet, ne pas savoir ce que l'on veut, de nous, voir reconnu, et pourquoi, par qui - résultat, sans doute, d'une confusion, provoquée et entretenue par une société des images qui confond demande de reconnaissance et soif de notoriété, être *reconnu* et être *connu* tout court.

Arno Bertina se montre également très sensible aux ambivalences de la recherche de la reconnaissance qui peut vouer les individus à adopter et à intérioriser le point de vue des autres, à s'appréhender d'abord, pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu dans *Les Méditations pascaliennes*, comme un « être-perçu » et à se livrer à la « poursuite fascinée de l'approbation d'autrui », dont on peut toujours se demander si elle est le signe d'un accomplissement ou d'une aliénation. À bien des égards, ce qui pousse certains des salariés de la Générale à sacrifier le secrétaire d'État avec lequel ils ont pourtant élaboré, au fil de la séquestration, le projet d'une reconversion de l'usine en scop (société coopérative et participative), c'est l'image ridicule qu'ils pensent projeter d'eux-mêmes. Alors que la décision a été prise de récolter des fonds en organisant, au sein de l'usine, une vente de poulets cuits et un spectacle de pom-pom girls, certains salariés refusent de jouer le jeu :

Je m'en fous tu vois, de savoir s'il est complice des flics et du gouvernement en nous faisant applaudir les pom-pom girls, et cuisiner au lieu de réfléchir, parce que tu vois c'est tout pareil : même s'il n'est pas complice, même s'il a proposé ça en pensant que c'était notre combat, le résultat il est pareil, on passe pour des guignols, plus personne de solidaire car on est bienheureux. (p. 416-417)

L'expérience morale négative de l'humiliation, envisagée plus haut comme à l'origine de la lutte engagée par les salariés, est aussi, en grande partie, ce qui motive le geste final, la mise à mort du secrétaire d'État Pascal Montville. Cette issue tragique se retourne finalement contre les combattants qui désormais, ils en ont bien conscience, passeront, dans l'opinion publique, pour des assassins. C'est précisément là la violence invisible du système que dénonce Bertina, un système qui précisément ne laisse d'autre choix que la violence extrême et extrêmement visible à ceux à qui l'on aura tout retiré, à commencer par l'estime de soi :

C'est Fatou qu'avait raison, c'est parce qu'il est innocent Montville, parce qu'il n'est pas le pire, qu'il faut y aller, pour répondre à un scandale à la mesure de ce scandale. On serait coupables de ne pas sortir de la culpabilité – à nos yeux déjà, à ceux des autres travailleurs, et aux yeux de nos enfants. Tant qu'on ne s'insurge pas, on valide que c'est nous qui coûtions cher, que c'est nous qu'on travaille mal ou pas assez, que c'est nous « la masse salariale », les charges, et pas le « capital » ou l'essentiel, la richesse.

Si on ne fait pas un coup d'éclat, le système continue de nous dévorer, alors que c'est tout ça qu'il faut renverser, revenir dans l'innocence. Je vais faire un truc fou par colère mais je vais le faire pour redevenir innocent, pour nous ramener tous dans l'innocence. (p. 414)

C'est pour récupérer leur fierté que les salariés ont occupé l'usine<sup>22</sup>, qu'ils se sont investis dans le projet de bâtir une scop (fondé sur une autre manière de travailler mais aussi de vivre ensemble), et qu'ils finissent par brûler ces châteaux en Espagne dont ils auront cru, un temps – temps enthousiaste, festif, qui donne lieu à de très belles pages dans le roman – qu'ils étaient possibles. Principe organisateur de la diégèse et motif moral de toutes les actions des personnages, de la première (la révolte) à la dernière (la mise à mort

---

<sup>22</sup> Et de fait, cela a fonctionné, comme le relève Montville à la fin du roman : « On se tient droits, avec de bonnes têtes de vainqueurs, dopés par ce qui s'est passée ici, plutôt qu'usés. Je les regarde : les épaules sont relevées, ils ont déposé la charge qui les écrasait ? On pourrait dire que ces corps-là sont en train de se transformer, que bientôt ils auront l'élégance de ceux qui ne regardent pas, à l'instant de traverser, parce qu'ils se disent que les voitures leur céderont la place *naturellement*. » (A. Bertina, *Des châteaux...*, *op. cit.*, p. 399)

de l'innocent), la lutte pour la reconnaissance joue ainsi un rôle crucial dans le roman de Bertina. Mais elle s'y montre aussi dans toute son ambivalence, menacée qu'elle est par une « société du mépris<sup>23</sup> » qui ouvre la voie à des déformation et effets pervers multiples.

## LITTÉRATURE ET RECONNAISSANCE

De ces luttes pour la reconnaissance, et leurs ambivalences, les romans se font les témoins et les interprètes : on pourrait aisément montrer que, par la plongée dans l'intériorité des personnages qu'autorise le roman choral de Bertina et le montage, très travaillé, des voix, c'est toute la gamme des expériences morales de la privation de la reconnaissance – honte, humiliation, indignation, colère – qui est déployée, donnée à voir et à sentir au lecteur, dans toutes sa complexité et ses potentielles contradictions. En ce sens, la littérature joue un rôle essentiel pour une « phénoménologie » de la reconnaissance, en vertu de sa capacité reconnue à « exprimer, sans les falsifier, l'indétermination et la complexité qui caractérisent la vie morale<sup>24</sup> », comme le souligne Jacques Bouveresse.

On n'oubliera pas non plus la prise en compte, dans ce roman, de la diversité des acteurs et des champs où se déploie la lutte pour la reconnaissance : j'ai principalement ici mis l'accent sur les expériences morales des salariés à l'origine de la révolte, mais tous les personnages, et notamment Pascal Montville et sa secrétaire, Céline Aberkane, ex-syndicaliste et figure exemplaire de transfuge de classe, connaissent des dénis de reconnaissance – notamment dans la sphère de l'amour et dans la sphère sociale. Le roman montre d'ailleurs particulièrement bien comment s'articulent, dans chaque individu, les diverses sphères de la reconnaissance – amour, droit, solidarité – entre elles : je l'ai rapidement mentionné en évoquant les exemples de Sylvie et Christiane, pour qui la lutte dans l'usine vaut aussi comme reconnaissance dans la sphère familiale, mais on pourrait plus longuement évoquer les cas de Pascal et Céline, qui voient chacun dans l'insurrection une manière, pour le moins surprenante, de faire retour sur leurs propres échecs sentimentaux. Une telle imbrication est encore plus nette dans le roman de Kaplan, où Mathias, marcheur infatigable, ouvert à l'inconnu et disponible pour toute aventure amoureuse ou politique se voit reconnu par une belle inconnue, Myriam, sur un double plan, affectif et social, au moment même où il reconnaît le caractère inéluctable de la révolution. Après avoir entendu de la bouche de Myriam « la question n'est pas pourquoi des émeutes, mais plutôt pourquoi pas d'émeutes », le jeune homme est confronté à une véritable révolution intérieure :

Dehors, c'est l'émeute. Dedans, c'est l'émeute.

Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je vais faire.

La catastrophe. L'amour.

J'ai l'impression qu'elle me dit qui je suis, qui je peux être. (p. 151)

---

<sup>23</sup> A. Honneth, *La Société du mépris*, op. cit.

<sup>24</sup> J. Bouveresse, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », dans S. Laugier, *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006, p. 145.

On aurait tort cependant de s'arrêter à l'idée selon laquelle la littérature contribue, par sa faculté descriptive et expressive, à rendre compte des phénomènes de luttes pour la reconnaissance. Car de fait, et c'est bien ce qui se passe avec les deux romans étudiés, elle est aussi partie prenante de ces luttes : parce qu'elle fait entendre la voix des insurgés, parce qu'elle donne une visibilité, un nom, une histoire, une identité narrative aux prétendus « anonymes », parce qu'elle propose en ce sens un nouveau « partage du sensible » on peut imaginer – espérer - qu'elle compense, au moins symboliquement, le déficit de reconnaissance et qu'elle assume là un rôle « politique » au sens de Jacques Rancière<sup>25</sup>. Engagés du côté des victimes des privations de reconnaissance tout en rendant justice à la complexité des situations (le choix même d'un secrétaire d'État aux convictions sociales sincères, désireux de venir en aide aux salariés est en soi révélateur du refus de tout manichéisme de la part de Bertina), ces romans visent avant à faire reconnaître ce que l'on pourrait appeler « l'intelligence des foules<sup>26</sup> ». C'est en ce sens aussi que l'on peut comprendre la multiplication des voix, la circulation de la parole dans ces récits qui visent à faire reconnaître le fait que chacun, le « premier venu<sup>27</sup> » a quelque chose à dire, y compris sur les sujets considérés comme relevant de discours experts :

- Et vous apprenez quoi, demanda Mathias [à deux lycéens qui manient des bâtons comme des épées et viennent de lui dire qu'ils apprenaient pour se battre et à se battre], il était intéressé.

- En tout cas on apprend à ne pas se laisser faire par du baratin, des discours soi-disant savants, techniques, répondit un des jeunes, par exemple sur la finance ou l'économie, ils nous bassinent avec ça... (p. 55)

Et de fait, les romans laissent une large place aux débats d'idées et aux échanges argumentatifs : souvent serrés chez Bertina lorsqu'il s'agit des discussions, menées en huis-clos, entre Montville et les salariés sur la manière de sauver l'usine, ils se déploient en revanche dans les espaces ordinaires de la ville chez Kaplan – l'autobus, le café, la rue –, Paris se métamorphosant en immense agora. Dire de ces textes qu'ils œuvrent pour la reconnaissance de certains individus ou groupes, c'est donc attribuer à la notion sa signification pleine : il ne s'agit pas seulement rendre visible ces sujets, mais de rendre justice aux capacités effectives, concrètes, qui sont les leurs.

Sans doute, les écrivains sont-ils conscients de la contribution qui est la leur dans le vaste champ des luttes pour reconnaissance : les références intertextuelles (Don Quichotte chez Bertina, Hugo ou Blanchot chez Kaplan), les allusions métatextuelles au pouvoir des mots sont nombreuses, notamment dans le roman de Kaplan :

Moi j'aime les mots. *Words, words, words.*

Nous sommes faits avec des mots, comme avec de l'air, comme avec de l'eau, et le travail du poète, c'est de rappeler ça. C'est un travail utile, indispensable, une lutte contre l'érosion, préserver, défendre, augmenter les mots...

Les trouver, les faire entendre...

Les mettre en situation, les faire circuler... [...]

Les mots vous parlent, les mots parlent pour vous. [...]

Parfois à votre place. Parfois les mots sont en avance de vous. (p. 206)

---

<sup>25</sup> J. Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique éditions, 2000

<sup>26</sup> A. Bertina, *Des châteaux...*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>27</sup> On sait que, pour Rancière, c'est cette possibilité donnée au premier venu, à celui qui n'a aucun titre à faire valoir, d'intervenir dans l'espace public qui est le propre de la démocratie (voir notamment *La Haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique, 2005).

Plus exactement, c'est un certain rapport aux mots, attentif à leur potentiel créateur, qui est évoqué dans cette citation, en même temps qu'est célébré un certain travail avec et de la langue, que l'on peut supposer être celui de la littérature (il est fait mention du « poète » et, plus loin, de Rimbaud) et de l'art en général (notons que l'on chante beaucoup dans ce livre). Ces mots en liberté et potentiellement libérateurs sont clairement opposés dans la suite du texte à ceux qui « ont de la valeur, sont valorisés dans notre société » : ceux « de la publicité, les slogans » qui visent à vendre non seulement des produits mais encore « une façon de voir le monde, de le saisir, de l'évaluer » (p. 207). Cette langue instrumentale, fondamentalement autoritaire, est également excluante : « Si vous n'avez pas la chose, l'objet, le produit, vous êtes exclu, en dehors, *out*, vous êtes tombé bas, très bas, vous êtes tombé hors du monde » (*ibid.*). Ce n'est pas un hasard donc si la mention de l'exclusion par les mots précède immédiatement l'évocation d'une autre exclusion, politique celle-là :

- Votre concitoyen Thomas Paine a parlé de ça, en s'adressant à l'Américain. Il était en train de discuter avec Bruno, ils s'approchèrent tous les deux. Thomas Paine a critiqué de façon implacable la constitution de 1795 votée après le 9 thermidor qui a supprimé le suffrage universel et rétabli le suffrage censitaire.

Thomas Paine demande, puisque seuls les propriétaires auront le nom de citoyen, « quel nom aura le reste du peuple ».

Une partie du peuple sera sans nom.

Pas nommé.

Comment est-ce possible ?

Pas nommé, innommable ? C'est assez proche d'intouchable...

Comment peut-on exister dans une communauté humaine sans être nommé ? (p. 207-208)

L'enchaînement des répliques construit textuellement une équivalence entre langue et politique, la discussion passant, sans crier gare, d'un niveau à l'autre, comme si cela allait de soi - « votre concitoyen Thomas Paine a parlé de ça » (je souligne).

En creux, se dessine le modèle d'une langue, celle du roman auquel aspire Leslie Kaplan et qui, à rebours de la langue publicitaire excluante, accomplit son œuvre de dénomination et se caractérise par une vocation inclusive et intégratrice.

On peut alors se demander si cette foi dans les mots, le bon usage des mots par et dans la littérature, ne risque pas de verser dans une conception sacralisante du langage, où le dire se substituerait finalement au faire, la révolution symbolique par le langage dispensant de la révolution effective. C'est un risque auquel se révèle particulièrement attentif Arno Bertina qui, dans son roman, fait lui aussi la part belle aux pouvoirs du langage : les métaphores abondent dans la bouche des personnages, et se révèlent particulièrement efficaces lorsqu'il s'agit d'expliquer des situations ou des phénomènes complexes – pensons à la métaphore des « trous » et de la « zone pilonnée » évoquée plus haut. On peut y voir une mise en abyme du projet même de Bertina, qui est de rendre intelligibles les luttes sociales et les motivations de ses acteurs par l'écriture romanesque, et dont les médias livrent en revanche une image réductrice et donc fautive<sup>28</sup>. Cependant, si,

---

<sup>28</sup> Ainsi au sujet des médias : « cette intelligence des groupes, ils ne la comprennent pas, elle ne rentre dans aucune case. Les médias de droite, même quand ils sont à gauche - ils ne pensent pas que la générosité existe, ils croient qu'un groupe est toujours bête, et violent » (A. Bertina, *Des châteaux...*, p. 208)

comme sous la plume de Kaplan, on retrouve chez Bertina l'idée que « le mot fait exister la chose<sup>29</sup> », est également mentionné le fait que l'action resémantise le langage : « Si tu te révoltes, le mot "chien" se met à mordre et tu te coupes avec le mot "couteau" et "femme" ou "homme" et tu jouis déjà, peau contre peau » (p. 220). Langage et action se fécondent donc réciproquement et l'on ne saurait défendre la prévalence du premier sur la seconde pour renoncer à l'action proprement dite.

À travers ces questionnements sur les rapports entre langue et action, c'est plus globalement le statut de l'écrivain qui est interrogé ici : celui ou celle qui contribue, par son art, à la reconnaissance des insurgés et de leurs raisons, ne reconduit-il pas, fatalement, un rapport hiérarchique entre ceux qui parlent et ceux qui sont parlés ? Il me semble que les auteurs tentent de conjurer cet écueil en prenant soin d'écarter toute représentation surplombante de la figure de l'écrivain. Dans *Mathias et la révolution*, l'éloge de la littérature ne saurait ainsi se confondre avec une quelconque confiscation du pouvoir du langage de la part d'une classe de lettrés : non seulement tout le monde parle, mais tout le monde crée, comme en témoignent les multiples inventions verbales, parlées ou chantées, dont les personnages sont les auteurs, individuellement ou collectivement. Sur le plan énonciatif, la présence du narrateur est inversement réduite au minimum, consistant à introduire, comme dans des didascalies théâtrales, les lieux de l'action et les répliques des personnages. Il s'agit d'un livre parlé, en somme, comme en témoignent l'incipit – une citation de Saint Just proférée par Mathias, « Le bonheur est une idée neuve en Europe » – et l'excipit, une réplique encore « Oui, dit Sibylle en riant, le travail commence ». Dans le roman de Bertina, on a affaire à un narrateur absent, les personnages prenant directement la parole dans des séquences qui s'ouvrent par la mention de leur nom et de leur statut social. Dans les deux cas, le recours à un dispositif fortement théâtral<sup>30</sup> vise à dire et à représenter l'effacement de l'auteur ou, plus exactement, son immersion dans la multitude des sujets qui apparaissent sur le devant de la scène. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la mention de la statue du poète, ou de l'artiste, avec un grand trou dans la poitrine, que vient régulièrement admirer Ernest au jardin du Luxembourg dans le roman de Leslie Kaplan : « On voit le vert à travers, se dit Ernest. Il se disait toujours ça. Tout passe à travers, tout le traverse<sup>31</sup> » (p. 141). On peut y lire métaphore de l'écrivain qui ne se fait pas héraut, porte-parole des souffrances d'autrui, mais qui est traversé par elles, non pas en vertu d'une empathie de type christique, et/ou romantique, mais parce que lui-même, en tant qu'individu mais aussi en tant qu'écrivain, est engagé dans une lutte pour la reconnaissance semblable à ceux dont, et avec qui, il parle<sup>32</sup>.

---

<sup>29</sup> L. Kaplan, *Mathias et la Révolution*, p. 13 : « Quand on dit un mot, ça fait exister la chose » ; A. Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, p. 218 : « Je dis le monde auquel j'aspire, et ça change déjà celui qui ne me convient pas », p. 218.

<sup>30</sup> Avant même la parution du roman chez P.O.L en 2016, *Mathias et la Révolution* a été adapté et mis en scène au Théâtre du Nord à Lille en juin 2015. A. Bertina a quant à lui plusieurs fois évoqué l'influence de F. Bon sur son roman, et notamment de *Daewoo* (2004), qui comprend également, parmi d'autres, un dispositif énonciatif théâtral.

<sup>31</sup> Il s'agit de la statue « Le poète ou Hommage à Paul Eluard (1954) », d'Ossip Zadkine.

<sup>32</sup> Sur ce point, je me permets de renvoyer à S. Servoise, « L'écrivain, un travailleur comme les autres ? », dans A. Adler et M. Heck (éds.), *Écrire le travail au XXI<sup>e</sup> siècle, quelles implications politiques ?*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Fiction/non-fiction 21 », p. 55-66.